

HOMÉLIE AUX FUNÉRAILLES DE SAINT MARC D'ÉPHÈSE

1. Hélas ! Ô vous qui nous écoutez ! Tous nos espoirs s'évanouissent ! Il n'est plus de malheurs auxquels nous ne pourrions nous attendre, à moins que le Très-Haut ne nous tende la main et ne nous révèle une nouvelle source de grâces. Mais ne laissons pas le désespoir nous envahir, même face aux plus grands malheurs. Parfois, l'événement lui-même semble incroyable ! Bien que nous aurions pu tout prévoir, pas ce qui nous arrive ! Bien que les calamités que nous endurons constamment soient à peine moins terribles que celles d'un siège, ce qui nous arrive est pire que tout – et, véritablement, le comble du malheur ! Nous ne pouvons supporter pire – et pourtant, nous devons souffrir ! Nous devons perdre tout confort !

2. Il nous a quittés, hélas ! cet homme que nous ne pouvons tous remplacer ! Les vertus dont il était orné sont innombrables; Il réunissait toutes les vertus à leur plus haut degré. Il n'y avait pas d'équivalent à son époque; de tels hommes n'apparaissent que par la volonté divine. À qui pouvons-nous nous comparer dignement ? Qui parmi nous peut se comparer à lui, voire l'imiter ?

3. Il n'y a rien de plus utile que la sagesse, tant pour les nations que pour les cités – et il était loin d'être le seul parmi nous à l'incarner véritablement ! Bien que les sages ne manquent pas, il les surpassait tous – et cela se voit en comparant les œuvres des auteurs antiques aux siennes, qui, à l'aune de la vérité, ne leur sont en rien inférieures. Il faudrait être extrêmement frivole ou ignorer tout des muses grecques pour comparer son éloquence à celle d'aujourd'hui – et ne pas reconnaître dans ses paroles celles de Socrate ou de Platon. Quant à sa piété et à la pureté de son âme, vous qui manifestez la vertu par vos actes, vous seuls pouvez les louer dignement; je ne peux que le vénérer, car mon manque d'éloquence m'empêche d'apprécier un tel homme.

4. Mais je peux dire de la justice de notre père défunt que, dès sa jeunesse et avant même d'avoir mortifié sa chair en Christ, il était déjà plus juste que les ermites du désert; ayant renoncé à toutes les choses de ce monde pour le Christ et accepté le joug de l'obéissance à Dieu, il ne s'en est jamais écarté, n'a jamais été emporté par la vanité de ce monde, ni séduit par sa gloire éphémère, et a conservé jusqu'à sa mort un amour fervent pour le Christ. Vivant dans la capitale, il était étranger à sa vie, car rien ne le reliait à elle. Profondément vénéré de tous, il non seulement ne recherchait pas les honneurs, mais ne les désirait même pas. Il n'a accepté un rang clérical élevé que pour défendre l'Église par sa parole; elle avait besoin de toute la puissance de sa parole pour la préserver de la séduction dans laquelle les novateurs l'entraînaient déjà. Il n'a pas accepté ce rang pour des considérations terrestres; les conséquences l'ont prouvé. Il était plus juste que la justice elle-même ne l'exigeait, car il ne s'est pas arrogé le droit de prononcer des jugements et a évité les débats juridiques houleux. Dans sa douceur et son amour de l'humanité, il a surpassé tous ceux qui se sont distingués par ces vertus. Qui était plus accessible que lui à tous ceux qui se tournaient vers lui ? Qui s'est consacré avec plus d'empressement à tout ce qui était utile ? Qui a su exprimer avec plus de persuasion tout ce qui devait être dit ? Qui était plus disposé à tout écouter ? Qui était plus prompt à aider son prochain ? Qui était plus bienveillant envers ceux qui l'offensaient ? Qui était plus exempt d'envie ? Mais lui-même, lorsqu'il avait des raisons de soupçonner quelqu'un de comploter contre la foi orthodoxe, il affrontait courageusement l'éloquence de ses adversaires et ne laissait pas triompher le pouvoir des faux enseignements.

5. Voilà pourquoi on l'accusait d'irritabilité excessive ! Voilà pourquoi certains de ses plus proches collaborateurs le haïssent ! Ignorant ses motivations et guidés par leurs passions humaines, ils blessèrent ce grand homme par leur silence comme par leurs paroles. Oh ! combien j'ai souffert des propos insensés de l'un d'eux qui, lors d'un débat au concile, osa le traiter, lui, le maître de la vérité, de séducteur, l'accusant de détourner les gens de la vérité ! Même si les nouveaux maîtres pouvaient détourner l'accusation d'erreur en arguant qu'ils menaient à la même vérité, mais par un chemin différent, pouvaient-ils encore accuser de tromperie celui qui emprunte le chemin déjà tracé, suivi par tous ceux qui cherchent le salut ? N'est-il pas véritablement un ami de l'hostilité et un ennemi de la paix celui qui ne suit pas notre voie, même s'il la reconnaît comme la plus juste et sait qu'en la suivant, il trouve la bonne direction et la paix pour lui-même et pour les autres ? Si, convaincu de notre erreur, il nous affirme en même temps le contraire, uniquement pour que, trompés par ses louanges, nous adoptions son point de vue et, cessant de défendre l'inaugurabilité de notre voie, nous en empruntons une nouvelle, encore pleine de craintes pour nous, n'est-ce pas là l'acte d'un trompeur cherchant à égarer autrui, et se trompant lui-même ? Car lui-même, dès le début, a reconnu devant tout le Concile comme infaillible l'opinion même qu'il contredit ensuite !

6. Mais notre grand Père écouta humblement les discours malveillants, car il ne cherchait pas à s'élever et considérait son combat pour la Vérité comme une défense suffisante contre la calomnie. Il se souvenait que notre Seigneur lui-même avait été calomnié. C'est ainsi qu'il a enduré les insultes ! Et aucun de nous – hélas ! – n'est venu à son secours ! Et moi-même, je suis resté silencieux ! Mais je ne me suis pas tenu à l'écart, contraint de considérer les circonstances de l'époque – car je n'ignorais pas le combat qui nous attendait si, sans masque, je pénétrais ouvertement dans l'arène ! Je ne souhaitais pas non plus exposer notre savoir – que les personnes sensées ne doutaient pas – et me placer dans une situation délicate, d'autant plus qu'une grande prudence était de mise. J'ai alors fait part de ces considérations au saint-Père, qui m'a excusé, a acquiescé et s'est préparé à nouveau à combattre dans l'épreuve qui l'attendait. Sans douter de mes sentiments, il espérait vaincre tous ses adversaires par la seule force de la vérité. Il croyait même que je l'avais grandement aidé dans cette entreprise – comme Phyzezey avait aidé Iraklos – mais, bien sûr, seule la générosité du saint-Père pouvait m'attribuer une aide aussi précieuse !

7. Par le charme de son âme sainte et de ses paroles inspirées, il éveilla en moi un amour ardent. Mais nous n'aurions pas été suffisamment initiés à la connaissance de la vérité s'il n'en avait pas semé les premières graines en nous par son enseignement et ses prières, où il implorait souvent Dieu pour notre épanouissement. Plus que quiconque, il éveilla en nous le zèle pour la vérité. Ainsi, il nous lia fermement à lui, attirés par la gratitude; il croyait sincèrement en nous et nous faisait confiance; et pourtant, des circonstances plus favorables ne contraignirent pas ses actions. Que diriez-vous s'il était vivant aujourd'hui et s'il prenait part aux débats qui s'élèvent autour de nous, comme il le faisait hier ? – à ces disputes, où l'on est plus prompt à étaler son érudition qu'à expliquer la vérité !... Ce ne sont pas des dogmes sacrés qu'on nous offrait pour explication, mais de simples arguments destinés à appuyer une éloquence égocentrique – les signes avant-coureurs habituels de la bataille à venir. Si quelqu'un avait osé ici accuser ce saint homme et ses disciples de tromperie, il en serait reparti mortellement blessé et aurait constaté la puissance de l'arme spirituelle que Dieu nous a donnée – et il aurait subi la censure blasphématoire de la compréhension perverse qu'on nous attribue !

8. Hélas ! vous vous êtes endormi, très saint père ! Vos lèvres sont scellées ! Avec vous, vos actions futures et les nôtres se sont éteintes – et maintenant, peut-être, non seulement une lutte verbale, mais aussi physique nous attend. Ceux qui, de votre vivant, étaient retenus par le respect que vous leur portiez, vacilleront désormais; en un mot, que de tempêtes se lèveront dans les esprits et les coeurs emportés par leurs propres impulsions ! Certes, certains préféreront porter vos fardeaux et suivre le droit chemin – mais d'autres, emportés par des bénédictions éphémères, s'égareront ! Quant à nous, ceux qui semblaient nous aimer si ardemment pourraient bien se révéler nos plus farouches ennemis, bien que nous ne les offusquions en aucune façon, mais que nous ne souhaitions simplement pas nous opposer à la foi véritable de nos ancêtres. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de regretter profondément que, fortifiés dans cette foi véritable, nous soyons restés silencieux quand nous aurions dû parler – et ayons dit ce qu'il ne fallait pas dire. Mais nous implorons le pardon miséricordieux de Dieu, qui guérit ceux qui sont affligés par les faiblesses inhérentes à l'humanité, et auxquelles certains de nos illustres maîtres ont parfois succombé.

9. Ainsi, les affaires de l'Église et son inséparable compagne, la sainte Vérité, tant de votre vivant qu'après votre mort, sont toujours gardées par Dieu lui-même. Mais nous n'entendrons plus votre voix dans nos délibérations; nous ne vous aurons plus comme conseiller dans toutes nos affaires, ni comme encouragement dans nos actions justes; nous ne châtierons plus solennellement ces personnes malveillantes qui, par envie, calomnient nos croyances – maintenant que le pouvoir de votre influence a disparu ! Lorsqu'il était parmi nous, nous y voyions un don de Dieu; nous méprisions la folie des adversaires de notre confession. Seul vous, qui conserviez en vous l'exemple de tout ce qui est sublime, pouviez apprécier à sa juste valeur la perfection de l'art, la beauté du langage, la force de la pensée, la justesse du dogme – et les reconnaître sans envie chez les autres. Nul n'a ressenti votre supériorité en de telles qualités plus que moi, et c'est pourquoi je peux me vanter de ce qui est tout à fait naturel : vous avoir aimé plus que quiconque, vous avoir honoré, et avoir été terriblement las de vous voir malade; avoir souffert avec vous; avoir craint le désastre imminent – et maintenant qu'il nous est arrivé – je suis plongé dans le désespoir, perplexe, quant à mon destin !

10. À présent, taisons-nous ! Nous deviendrons comme un lourd fardeau sur la terre, accablés par le chagrin de votre mort – nous tous qui vous étions dévoués par votre amitié, par vos vertus, et dans la crainte constante de subir davantage de malice et de reproche. Ce qui a été

fécondé dans nos âmes se desséchera au moment même où il aurait dû porter ses fruits et où nous aurions pleinement compris !

11. Hélas ! Je converse avec le Père béni comme s'il était encore vivant et parmi nous; mais il ne se soucie plus ici-bas de moi ni de vous ! S'étant libéré du fardeau du corps mortel, qu'il avait si épousé pour la sagesse divine et qui, par là, s'épanouirait d'une vie nouvelle et tant désirée, en récompense de ses efforts pour la vertu, il est désormais un esprit désincarné, comblé de la beatitude céleste qu'il avait longtemps pressentie et pour laquelle il s'était efforcé, vivant la vie cachée en Christ ! Il converse maintenant avec les saints docteurs de la Foi, dignes en tout point d'être comptés parmi eux ! Se comparant à eux, il a renoncé à tous les plaisirs de la vie, qui lui étaient même inconnus; il s'est abandonné à Dieu et, pour l'amour de Dieu, il s'est soumis à l'obéissance des plus vertueux docteurs de notre Église de ce temps. Il s'est distingué comme prêtre; il a brillé comme archipasteur; il a défendu l'Église avec courage et s'est montré plus inébranlable qu'obstiné dans la lutte contre les dérives de la Foi. Il honorait les traditions de ses ancêtres, convaincu à juste titre qu'ils ne s'engageaient jamais dans des débats futiles avec les nouveaux maîtres et qu'ils ne se détournraient jamais de la vérité, comme des enfants insensés. Il prenait constamment soin de son troupeau, même dans les moments les plus difficiles, et même dans ses instants de répit, il luttait contre les tentations des mauvais esprits, mais plus souvent encore contre les ruses des hommes, endurant tout avec patience et suivant l'exemple des saints pères. Il aurait enduré de grandes souffrances si le monarque compatissant ne lui avait tendu la main, lui qui, plus que quiconque, admirait la vertu et la sagesse de ce saint homme.

12. Ses préoccupations à notre égard ont-elles cessé maintenant qu'il a été jugé digne d'une vie bienheureuse, s'étant remis, avec nous, aux justes jugements de Dieu ? Mais si même là, les justes, guidés par un élan intérieur, se soucient de nous et de nos actions, alors, assurément, le Père béni, uni à leurs rangs, nous regarde.

13. Hélas ! Nous l'avons perdu ! Contre toute attente ! Aucun héritier de ses vertus ne demeure parmi nous, et longtemps nous ne verrons pas l'union de vertus aussi sublimes, ni même de vertus plus humbles, telles qu'il les possédait. De même que notre époque révolue ne peut revenir, ni nous ni nos descendants ne pouvons espérer trouver chez un autre une telle âme, un tel don céleste de la parole !

14. Les écoles ont fermé, la compétition d'éloquence s'est éteinte, la vertu est devenue rare, le travail utile est méprisé, la vertu n'est pas favorisée aux yeux des autorités; elle est rare, et seuls les épreuves et le hasard la révèlent parfois. Il portait en lui, comme un héritage de ses pères, la vertu et la sagesse à leur plus haut degré; il les cultivait comme son propre trésor, et c'est pourquoi la force de son influence n'a rien d'étonnant.

15. Mais notre chagrin est d'autant plus grand qu'il nous a été arraché avant d'avoir pleinement atteint la plénitude des vertus qu'il avait acquises, avant que nous ayons pu pleinement jouir de sa présence – dans toute la puissance de cette vie éphémère ! Ni le vice ni la ruse n'avaient le pouvoir d'ébranler son esprit ni de corrompre son âme, tant elle était imprégnée et forgée par la vertu ! – Même si la voûte céleste s'écroulait, la droiture de cet homme resterait inébranlable, sa force ne faiblirait pas, son âme demeurerait inflexible et sa pensée ne vacillerait sous aucune épreuve !

16. Mais notre unique lumière s'est couchée; notre lumière s'est éteinte, notre sel s'est desséché, notre source est tarie ! – tels des plantes flétries et desséchées, incapables de fleurir ou de porter du fruit – nous sommes désormais condamnés à vivre dans l'ombre et les ténèbres et à subir le châtiment qui nous est tombé dessus ! Ainsi, le manque d'hommes vertueux est le châtiment le plus sévère que Dieu inflige aux cités qui se détournent de Lui; – il est plus grand que le fardeau d'un siège, plus grand que la famine; – en un mot, il est plus grand que tous les malheurs semblables, car ceux-ci peuvent en être délivrés s'ils sont guidés par des hommes de sagesse. Ô chagrin inconsolable ! Blessure incurable ! Source inépuisable de larmes ! Que de lamentations cette amère nouvelle – qui bientôt se répandra dans tout le pays – que de lamentations générales elle suscitera dans le cœur de tous ceux qui se sont nourris des paroles et des enseignements du saint homme ! Bien qu'il n'eût point de disciples, tous ceux qui professavaient la vérité en paroles et en actes vénéraient profondément son défenseur et lui vouaient la même vénération et la même gratitude qu'aux saints pères qui luttèrent pour elle. Quel profond choc ressentira toutes les terres où brille le Soleil de Vérité – et pas seulement notre ville, qui fut la première à goûter aux fruits des bienfaits qui lui sont désormais retirés – et qui, de ce fait, sera plus profondément ébranlée. Hélas ! Jamais nous n'avons connu un tel malheur ! Nous l'expierions volontiers par tous nos biens, notre sang, nos liens les plus précieux, si seulement ces sacrifices pouvaient l'éviter ! Je ne parle pas de ceux qui, malgré une certaine sympathie intérieure, paraissent insensibles, mais dont la douleur se révélera en d'autres temps, bien qu'elle soit déjà

Gennadius II Scholarius, patriarche de Constantinople

manifeste. Au lieu de cela, se croyant plus sages que quiconque, ils feignent l'indifférence, comme s'ils méprisaient non seulement la valeur et la sagesse du défunt, mais aussi toute la lignée de nos illustres maîtres, nos ancêtres, dont il était le dernier ! Nous devons compatir avec eux et prier pour que l'unanimité d'autan nous soit accordée. Accorde-nous, ô Dieu, cette unité ancestrale pour la gloire de Ton Saint Nom et pour notre bien !

17. Nous pourrions, ô auditeurs, sombrer dans le désespoir qui s'empara des barbares face à leurs malheurs domestiques; mais nous n'avons pas le droit de murmurer et de gémir sans fin. Les vertus de notre père défunt nous enseignent à supporter l'adversité avec respect. Je n'ai pas respecté l'usage des oraisons funèbres – j'ai parlé modestement du défunt, bien qu'il convienne d'honorer sa mémoire non pas tant par la lamentation que par la louange – mais je n'ai exprimé que ma profonde tristesse !... D'autres rendront encore un hommage digne à cet homme béni. Venez ! Les rites funéraires sont terminés... Puisse la vertu du défunt être pour nous un modèle à suivre, et puissions-nous conserver en mémoire les exemples qu'il nous a donnés !

